

**Berthiaume, André *La découverte ambiguë*. Essai sur les récits de voyage de Jacques Cartier et leur fortune littéraire. Québec, Pierre Tisseyre, 1976, 207 p.**

J. M. De Bujanda

Volume 10, numéro 1-2, avril-août 1977

Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500438ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500438ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Bujanda, J. M. (1977). Compte rendu de [Berthiaume, André *La découverte ambiguë*. Essai sur les récits de voyage de Jacques Cartier et leur fortune littéraire. Québec, Pierre Tisseyre, 1976, 207 p.] *Études littéraires*, 10(1-2), 306-308. <https://doi.org/10.7202/500438ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

le moi. »<sup>32</sup> Le rôle de la stylistique serait aussi, selon une assez jolie formule, « (...) d'indiquer le chemin qui y mène. »<sup>33</sup> ou d'établir finalement un lien fonctionnel privilégié entre surcodage syntaxique et contenue, avec, à l'avant plan, des réseaux récurrents centrés autour d'un signe unique : l'ensemble de ces rapports serait le style d'une oeuvre, produit grâce à un « travail » du texte. Bureau décèle la présente de ce « travail » tant dans l'oeuvre de Proust que dans celle de Le Clezio : la différence fait la spécificité de l'oeuvre, magnifiée dans sa cohérence<sup>34</sup>, elle même obtenue par la « convergence des surcodages »<sup>35</sup>.

Chez Gide, par exemple, l'analyse révèle très peu de surcodages, de là l'idée que : « (...) le style dans *La porte étroite*, c'est la mesure. »<sup>36</sup> Cette mesure, cette apparente neutralité s'affirme néanmoins comme pertinente puisque volontairement et librement consentie par son auteur. Il en va ainsi de Proust dans sa « *Recherche du temps perdu* », à travers la quête d'une phrase, puis d'une autre, qui permette de « retrouver » un temps intérieur et de le restituer fidèlement à son lecteur.<sup>37</sup> Ce mode d'appréhension de l'oeuvre dispense de la fastidieuse — et souvent ver-

beuse — « interprétation » des faits, puisque ceux-ci parlent d'eux-mêmes, qu'ils deviennent matière signifiante dans et malgré leur caractère subversif (tout grand écrivain viole toujours, d'une manière ou d'une autre le code linguistique).

Bureau s'essaie finalement à une rapide confrontation des résultats obtenus avec les réactions de l'auditoire universel, ou de l'archi-lecteur de Riffaterre. On le voit, notre auteur refait le périple de ce dernier, mais à contrario, puisque le public devient « (...) instrument de vérification par la négative. »<sup>38</sup>

Cet ouvrage s'impose à nous comme une moisson de questionnements, qui aborde des horizons très divers du phénomène littéraire. Il pose quelques-uns des problèmes essentiels débattus ces trente dernières années : la question de la destinée de l'oeuvre, celle du plaisir esthétique, celle de la puissance relative du chiffre et du laboratoire statistique, enfin, celle du sens qui peut-être les dépasse et les justifie toutes.

Sans prétendre apporter de réponses définitives, il se propose — en cette époque sujette à la réponse facile aux questions abusivement simplifiées — comme un programme de recherche qui laisse, pour parodier l'oeuvre de Gide ici étudiée, la porte ouverte.

Ingrid HEYNDELS-BIRMAN

<sup>38</sup> Bureau, C., *op. cit.*, p. 229.

connotation », dans *La Linguistique*, t. 7, 1971, pp. 5-30 et M. J. Gary-Prieur, « La notion de connotation(s) » dans *Littérature*, 4, 1971, pp. 96-107.

<sup>32</sup> Bureau, C., *op. cit.*, p. 139.

<sup>33</sup> Bureau, C., *op. cit.*, p. 140.

<sup>34</sup> On regrette que Bureau ne spécifie pas davantage l'acceptation qu'il donne à ce concept. Voir à ce propos Heyndels, R., « Réflexion sur la notion de *cohérence* dans la théorie de Lucien Goldmann, » *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1 n° 1-2, 1974, pp. 3-23, notamm. pp. 15-22.

<sup>35</sup> Bureau, C., *op. cit.*, p. 171.

<sup>36</sup> Bureau, C., *op. cit.*, p. 176.

<sup>37</sup> Voir précisément pour cette analyse très fine les pages 187 à 196 de son travail.

BERTHIAUME, André **La découverte ambiguë**. Essai sur les récits de voyage de Jacques Cartier et leur fortune littéraire. Québec, Pierre Tisseyre, 1976, 207 p.

L'auteur qui qualifie cet ouvrage modestement d'essai, étudie les ré-

cits de voyages de Jacques Cartier dans la perspective de la littérature géographique de la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle et dans une perspective actuelle, principalement thématique et idéologique. Une dernière partie examine les principales lectures ou interprétations que les écrivains canadiens-français, de François-Xavier Garneau à Léandre Bergeron, ont fait de ces narrations. Un bref, mais excellent exposé présente, premièrement, le contenu, la nature et le problème de paternité du « Brief recit, & fuccincte narration, de la nauigation faicte es yfles de Canada, Hochelage & Saguenay & autres, avec particulieres meurs, langaige, & cerimonies des habitans d'icelles : fort delectable à veoir ». La rédaction des trois voyages de découverte de Cartier qui eurent lieu en 1534, 1535 et 1541 fut rédigée probablement peu avant leur publication à Paris en 1545. Il est impossible dans l'état actuel des recherches de trancher la question de la paternité de ces récits.

L'étude profonde du professeur Berthiaume a le mérite de nous livrer la « partie idéologique d'un texte qui révèle autant l'esprit du découvreur que la terre découverte » (p. 74). Malgré la concision d'un texte qui contraste souvent avec la description luxuriante de récits, de découvertes et d'exploration de l'époque, les trois journaux de navigation et d'exploration de Cartier nous offrent des données géographiques précises de la vallée de St-Laurent, des observations de caractère ethnographique qui témoignent des traits fondamentaux de la civilisation amérindienne de la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce monde nouveau pose des questions nouvelles qui contribuent à accélérer la révolution culturelle de l'Humanisme. C'est avec son outillage mental et affectif, en grande par-

tie encore médiéval, que l'homme de la Renaissance doit assimiler un certain nombre de données et de valeurs qui lui étaient étrangères. La langue, les structures mentales, les conceptions religieuses et éthiques empêchent souvent l'Européen du XVI<sup>e</sup> siècle de s'ouvrir aux nouveaux horizons anthropologiques et créent en lui une attitude ambivalente d'acceptation et de refus. Les états affectifs d'enthousiasme et d'enchantement qu'éprouvent Cartier et ses compagnons devant les merveilles du paysage de la Vallée du Saint-Laurent, « le plus beau pays qu'il soit possible de voir » et devant l'accueil amical des Amérindiens, alternent avec le sentiment de déception, d'amertume et de découragement devant les obstacles physiques, la maladie et le(s) « peu de valeur et mauvais tours » des indigènes. La rencontre, parfois le choc, des civilisations européenne et amérindienne placent l'explorateur devant des valeurs et des concepts nouveaux qui provoquent chez lui un sentiment ambigü d'acceptation et de rejet.

L'analyse profonde de l'état d'âme de Cartier et de ses compagnons que nous livre André Berthiaume est extrêmement riche et provocatrice. C'est un exemple et un modèle d'histoire des mentalités. La finesse de l'analyse du professeur Berthiaume apparaît dans la lecture qu'il nous livre de la lettre dédicatoire à François I<sup>er</sup> qui figure au début de la relation du deuxième voyage qui « est un document de premier ordre sur les dispositions intellectuelles des explorateurs, un singulier alliage de rationnel et de surnaturel » (p. 111). Même si à première vue les récits des voyages de Cartier semblent loin d'offrir la finesse et l'abondance des notions ethnographiques d'autres

récits d'exploration, comme par exemple l'*Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*, de Jean de Lery, une lecture en profondeur fait ressortir des données précieuses pour la compréhension de la première réalité canadienne française et amérindienne.

La *découverte ambiguë* présente en dernière partie la lecture et l'interprétation qu'ont fait de ces récits de voyage de Cartier, parmi d'autres, François-Xavier Garneau, Louis Fréchette, Lionel Groulx, Marius Barbeau, Félix-Antoine Savard, Pierre Perreault, Jacques Ferron et Léandre Bergeron. L'auteur constate en conclusion que « si la lecture que Cartier fait du pays est ambiguë, celle des lecteurs de Cartier l'est tout autant, tributaire des idéologies du moment, donc orientée ». (p. 189)..

Par sa profondeur et sa solidité, l'étude d'André Berthiaume se place en parallèle avec l'ouvrage magistral publié récemment par Antonello Gerbi, *La natura delle Indie Nove. Da Cristophoro Colombo à Gonzalo Fernández de Odiedo*, Milan-Naples, 1976.

J. M. DE BUJANDA

Université de Sherbrooke

GENETTE, Gérard **Mimologiques.**

**Voyages en Cratylie**, Paris, éditions du Seuil, 1976 (Collection poétique, 427 p.)

Les mauvaises langues, mais nous ne sommes pas de celles-là, diraient que G. Genette vient de réaliser d'un seul coup les deux rêves de Flaubert : il y écrit un sottisier (achevé, à la différence de *Bouvard et Pécuchet*) et aussi le livre sur rien mentionné dans les *Lettres à Louise Collet*. Voilà de quoi placer quelqu'un haut dans votre estime. J'ignore s'il faut beau-

coup d'érudition pour écrire un livre sur rien, mais il en faut beaucoup pour écrire un sottisier, si je me fie à Flaubert et à Genette.

Faisons la part des choses, puisque Genette aborde le domaine avec humour et que le recul dans le temps et quelques commentaires donnent aux pires délires un air de profondeur, Genette écrit une histoire de la séduction du mimologisme en tant que genre littéraire. La rêverie (ou le rêve) de la motivation du signe linguistique, c'est-à-dire du rapport entre la chose dite (signifié/référent) et le moyen utilisé pour la dire (signifiant) apparaît bien être une constante : presque toutes les variations que peut contenir la rêverie mimologique ont été exploitées, mais elles ne pouvaient apparaître dans n'importe quel ordre, « car la rêverie cratylienne est par nature une rêverie entravée, constamment relative à l'information linguistique du rêveur, et donc, indirectement à l'état de la science de son temps. . . » (pp. 238-9). Mieux : le savoir d'une époque fait varier la compréhension des textes antérieurs. Socrate écartant la thèse conventionnaliste paraît aux commentateurs modernes un plaisantin. D'autres avant nous considéraient cette première partie du *Cratyle* comme la donnée fondamentale du dialogue. *Etrange départ sans lieu certain !*

Mais qu'y dit Socrate ? Il propose deux directives à la réflexion. La justesse des noms peut se vérifier à deux niveaux : celui des noms composés ou dérivés (ou analysés comme tels) et celui des noms primitifs liés au mimétisme vocal. Plus que cette bipartition souvent exploitée, c'est la position de Socrate qui intéresse : il constate avec regret que la convention existe et que la capacité mimétique du langage est peu et mal